

Jean-Michel POTIN

Jean-Michel POTIN est né quelques années avant mai 68. Historien de formation, il est entré dans l'Ordre des Prêcheurs en 1994. Il est aujourd'hui archiviste-adjoint de la Province Dominicaine de France.

Mai 68 : un héritage ?

« Ne vous comportez pas en héritiers, soyez des créateurs »

Cette interpellation récente d'un frère dominicain sexagénaire à des frères trentenaires illustre parfaitement la question que nous voudrions traiter ici : celle de devoir recevoir un héritage d'une génération qui voulait une Eglise de convertis et non une Eglise d'héritiers.

Un travail universitaire est en cours sur cette période récente de notre province dominicaine et un dépouillement complet de toute notre prose durant ces années-là apportera des éclairages sans doute différents de ceux que je voudrais partager ici, où je ne convoque que la mémoire, mais qui, pour être partielle, n'en est pas moins vive. Dans cette mémoire convoquée, les événements que l'on qualifie de Mai 68 sont très liés, dans l'Eglise catholique, à la réception du concile Vatican II avec laquelle ils partagent les éléments puissants du changement et de la nouveauté.

De la nouveauté à la rupture

« Nouveau », « nouveauté », « renouvellement ». Dès l'allocation de Jean XXIII en ouverture du Concile Vatican II, le ton est donné : il faut renouveler et se renouveler. Cet élan novateur, ce souffle puissant qui va secouer les scléroses, ouvrir les fenêtres des pièces à l'odeur rance emportent maints enthousiasmes dans l'Eglise et dans le monde. Et il y avait bien des raisons

dans les années 60 de vouloir quitter ce siècle, ses deux guerres mondiales et une Eglise qui, depuis tant de décennies, ne s'exprimait que pour condamner (le libéralisme, le socialisme, le modernisme...) et jamais pour louer et bâtir, et qui se repliait sur les 44 hectares infailibles du Vatican.

Oui, les raisons existaient de vouloir changer et les catholiques s'engouffrent dans cette nouveauté vitalisante : de multiples expériences inédites sont tentées, de toutes nouvelles formes naissent pour incarner cet appel au changement, l'Eglise et la société semblent, enfin, en accord.

Pour accompagner théoriquement cet élan novateur, deux arguments corollaires deviennent opérants : celui de la Tradition (théorisée et différenciée des traditions qui, elles, sont rejetées) et le retour aux sources (la Bible contre l'empilement des traditions, l'Esprit évangélique contre la compromission avec le monde, la définition mystique de l'Eglise contre sa définition juridico-institutionnelle, etc.).

La réforme dans l'histoire de l'Eglise a toujours fonctionné sur ce schéma : rejoindre, par-delà la suite des siècles (qui devient synonyme de déviations, de compromissions, voire de trahisons), la joyeuse équipée apostolique et la fraîche odeur de l'homme de Galilée !

Mais le danger est que la réforme se mue en rupture. Si l'Eglise se réforme toujours et tout le temps, elle ne peut jamais le faire sous le mode d'une trop grande brutalité, car les temps de rupture dans l'histoire de l'humanité sont toujours des temps de terreur (la révolution française en est l'exemple le plus éclatant), ils fonctionnent sur le mot d'ordre '*Du passé, faisons table rase*' et sur le mythe de l'âge d'or et du retour à un état fantasmé de pureté originelle : il faut d'abord détruire ce qui est, et peu importe si l'on jette le bébé avec l'eau du bain.

Dès le commencement de l'histoire de l'Eglise, le marcionisme a servi de point de repère sur les dangers de concevoir la foi en Jésus Christ comme rupture, même si, de toutes les hérésies

sies, le marcionisme est sans doute la plus souvent condamnée car la plus souvent présente chez les chrétiens¹.

D'une cérébralisation excessive à la haine de soi

Cette volonté de sauter par-dessus les siècles et ce refus du passé immédiat s'est révélée, sous nos latitudes occidentales, dans un aspect particulier de la vie de l'Eglise qui est le rejet de la foi populaire. En effet, les peuples se transmettent leurs cultures de générations en générations. Vouloir en « sauter » une, revient à interrompre la transmission. Quand le Christ demande si « *le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre?* » (Lc 18, 8), il pose la question de la transmission. Si la foi est donnée et non transmise, les conditions pour la recevoir sont, elles, transmises. Si Dieu n'est pas transmis, parce qu'Il se donne, les moyens de Le reconnaître, eux, le sont.

Opposer une Eglise de convertis à une Eglise d'héritiers amène à ce que les premiers soient seuls. Il fut un temps où les morts étaient honorés car on savait que l'on ne peut marcher qu'« à la suite de » et « dans la suite de »... à la suite du Christ dans la suite de nos pères. Après nous viendront des fils, nous ne leur donnerons pas la foi mais nous pouvons tout faire pour qu'ils soient capables de la recevoir.

En refusant de lier foi et culture, la première est devenue purement intellectuelle pour ne pas dire idéologique. Par un intellectualisme forcené qui prenait souvent les formes d'un terrorisme intellectuel (« Je ne vous dis pas ce que je pense, je vous demande de penser comme moi »), la foi devient purement cérébrale, le corps dévot s'est logé dans les deux hémisphères du cerveau ; et en dessous ? Rien !

L'agenouillement devant le tabernacle est regardé comme une anomalie, alors qu'il était simplement question du corps ; question, au demeurant, assez chrétienne... ; les statues de Lourdes sont moquées, mais il faut s'évanouir d'émotion devant la moindre amulette africaine ou le plus petit totem amérindien ; la prière liturgique est qualifiée de rabâchage, mais il faut perdre des heures en réunions inutiles à écouter les mêmes sempiternels discours des mêmes sempiternels causeurs ; les institutions sont

1. Voir Jean-Marie LUSTIGER, *La Promesse* (Parole et Silence, 2002), qui est sans doute l'écrit le plus osé sur cette question, puisqu'il va jusqu'à interroger la pertinence de concevoir l'événement christique comme rupture, ce que ne peuvent pas ne pas faire les chrétiens et, en même temps, s'ils le font, ils trahissent l'héritage reçu des patriarches. La question est donc sempiternellement ouverte. L'œuvre actuelle d'Alain Badiou, son « événementisme » radical, dans lequel il tente d'entraîner les chrétiens (*Saint Paul. La fondation de l'universalisme*, 1997) et ses conséquences quant au discours sur les juifs (*Circonstances III. Portées du mot « juif »*, 2005) oblige les chrétiens à être encore plus vigilants.

2. Ce paramètre de la « grande gueule » sera sans doute celui dont il sera le plus difficile à faire une histoire documentaire, car les documents manqueront. Il est pourtant essentiel dans la prise de pouvoir en un temps de déliquescence des institutions ; tous les fascismes en illustrent les mécanismes.

3. Même si aucun document ne semble corroborer cette influence sur les Dominicains de l'époque. Je remercie Monsieur Raison du Cleuziou pour cette précision.

4. Annie COHEN-SOLAL, *Jean-Paul Sartre. 1905-1980*, Folio, p. 750.

refusées (sous le motif qu'elles sont désuètes), mais remplacées par le pouvoir personnel, basé sur la séduction, la « grande gueule »² et parfois même l'argent, etc.

Pour tenter de comprendre un tel comportement, je propose un détour par celui qui fut dans la société française, plus qu'une autorité à l'époque, un véritable inspirateur³.

Pour expliquer l'adoption légale d'Arlette Elkaïm par Jean-Paul Sartre en 1965, sa biographe donne la version suivante : « Elle était jeune, elle était femme, elle était juive, elle était algérienne [...] d'une certaine façon, elle concentrait sur sa personne tous les signes de l'oppression sociale auxquels Sartre s'était toujours intéressé »⁴. Sartre, petit-bourgeois de province monté à Paris, qui haïssait son milieu, se prenait d'affection pour tout ce qui était le contraire de lui.

Nous reconnaissons, dans cette attitude, l'aversion apparemment généreuse d'une médaille dont le revers est la haine de soi, dont l'Eglise n'a pas été à l'abri : être un homme (au temps où monte l'accusation qu'il opprime la femme depuis les débuts de l'humanité), blanc (au temps de la décolonisation où il est accusé d'avoir opprimé tous les peuples de la terre), prêtre (au temps où les laïcs (re)deviennent la base de l'Eglise) devient de terribles handicaps, dont il faudra se guérir par une culpabilisation, une haine de soi, qui n'est pas le moins terrible de ce qui a été légué.

Alors ? Un héritage ou pas ?

Un événement ne se juge pas seulement à ses causes immédiates (sinon tout devient explicable, même l'inexplicable), mais également à ses conséquences. De même qu'un arbre se juge à ses fruits, toute génération est appelée à dresser un droit d'inventaire de ce qu'elle reçoit. Pour cela, la génération qui juge dispose de critères qui ne lui viennent pas de la génération immédiatement précédente mais de la totalité des générations passées et de la totalité du monde connu. Ce sont ces critères, diachroniques et synchroniques, qui lui permettent de s'inscrire dans l'économie du salut. Fils de la terre et fils du Ciel, nous sommes à la fois nés d'en bas et d'en haut, et ces naissances sont distinctes et inséparables.

Ainsi, pour éviter de refaire l'erreur de vouloir « sauter » une génération pour tenter de retrouver, par-delà celle-ci, une illusoire pureté du comportement chrétien, nous devons recevoir cet héritage et nous en reconnaître les débiteurs. De la jouissance décomplexée de la liberté à un esprit perpétuellement critique, de l'impossibilité de supporter une autorité au bonheur de l'individualisme, nous sommes les fils reconnaissants de mai 68 et nous ne pouvons que plaindre ceux qui en font déjà les frais...

Mais déjà vient une génération derrière la nôtre. Une génération d'héritiers. C'est le seul qualificatif que nous pouvons exiger d'eux, car c'est le seul qui nous *oblige* autant qu'eux. Une phrase énigmatique court tout au long de la Bible (Ml 3,24; Si 48,10; Lc 1, 17) où il est question de « *ramener le cœur des pères vers les fils* ». L'Eglise, qui se définit comme une communion des saints, se reconnaît dans cette solidarité où les pères préparent la voie des fils. Il ne s'agit pas, alors, d'être des créateurs mais, selon cette définition de l'amour, de « donner ce que l'on a reçu mais que l'on ne possède pas ».

Jean-Michel POTIN